

REVUE

Voltaire

n° 7 - 2007

Échos du théâtre voltairien



Voltaire7 · Échos du théâtre voltairien (PDF complet)	979-10-231-2482-8
Voltaire7 · Hommage à J. Patrick Lee	979-10-231-2483-5
Voltaire7 · S. Menant · Le théâtre de Voltaire en Europe...	979-10-231-2484-2
Voltaire7 · R. Goulbourne · La réception des comédies de Voltaire en Angleterre...	979-10-231-2485-9
Voltaire7 · E. Jaubert · Le théâtre de Voltaire en Allemagne...	979-10-231-2486-6
Voltaire7 · G. Métayer · Leçon esthétique et lacune philosophique...	979-10-231-2487-3
Voltaire7 · M. Hageman · La réception du théâtre de Voltaire aux Pays-Bas	979-10-231-2488-0
Voltaire7 · L. Macé · « Tout finit par des chasons »...	979-10-231-2489-7
Voltaire7 · Il. N. Elaguina & O. Ferret · Le chantier du Corpus des notes marginales...	979-10-231-2490-3
Voltaire7 · Il. N. Cronk · Voltaire's marginalia : who is the intended readership ?	979-10-231-2491-0
Voltaire7 · Il. O. Ferret · Notes sur « Nonnote »	979-10-231-2492-7
Voltaire7 · Il. N. Cronk · Voltaire (non) lecteur de Nieuwentijt...	979-10-231-2493-4
Voltaire7 · Il. C. Mervaud · Le sinophile et le sinophobe...	979-10-231-2494-1
Voltaire7 · Il. J. Dagen · Voltaire lecteur de Platon	979-10-231-2495-8
Voltaire7 · Varia. J. Mallinson · Epistolary illusions...	979-10-231-2496-5
Voltaire7 · Varia. G. Stenger · De la sensation à la superstition...	979-10-231-2497-2
Voltaire7 · Varia. M. Mervaud · Une anecdote de Voltaire...	979-10-231-2498-9
Voltaire7 · Varia. D. Droixhe · Encore le « manuscrit clandestin »...	979-10-231-2499-6
Voltaire7 · Varia. C. Paillard · Ingérence censoriale et imbroglie éditorial...	979-10-231-2500-9
Voltaire7 · IV. C. Mervaud & C. Paillard · Quelques lettres autour du théâtre de Voltaire	979-10-231-2501-6
Voltaire7 · IV. C. Paillard · De la plume de Voltaire aux presses des Cramer...	979-10-231-2502-3
Voltaire7 · IV. F. Jacob · Jean-Baptiste Leprince et Simon-Bernard Lenoir, huiles sur toile...	979-10-231-2503-0
Voltaire7 · V. Comptes rendus	979-10-231-2504-7

R E V U E

Voltaire

N° 7 • 2007

Échos du théâtre voltairien



version papier :

© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007

ISBN : 978-2-84050-517-4

version numériques et tirés-à-part :

© Sorbonne Université Presses, 2022

Maquette et réalisation : Compo-Méca s.a.r.l. (Mouguerre)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

adaptation numérique: Emmanuel Marc Dubois/3d2s

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

SOMMAIRE

Joseph Patrick Lee (1942-2006) Nicholas Cronk.....	7
---	---

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉCEPTION DU THÉÂTRE DE VOLTAIRE EN EUROPE

Le théâtre de Voltaire en Europe au XVIII ^e siècle : essai d'une problématique générale Sylvain Menant.....	13
La réception des comédies de Voltaire en Angleterre au XVIII ^e siècle Russell Goulbourne.....	21
Récupération théorique et exploitation pratique : le théâtre de Voltaire en Allemagne (1730-1770) Elsa Jaubert.....	37
Leçon esthétique et lacune philosophique : Nietzsche lecteur du <i>Mahomet</i> de Voltaire Guillaume Métayer.....	53
La réception du théâtre de Voltaire aux Pays-Bas Marjolein Hageman.....	89
« Tout finit par des chansons ». les tragédies voltairiennes adaptées pour l'opéra en Italie au tournant du XIX ^e siècle Laurence Macé.....	99

DEUXIÈME PARTIE

EN MARGE DU TOME 6 DU *CORPUS DES NOTES MARGINALES*

Le chantier du <i>Corpus des notes marginales</i> de Voltaire : bilan et perspectives Natalia Elaguina & Olivier Ferret.....	127
Voltaire's marginalia : who is the intended readership ? Nicholas Cronk.....	137
Notes sur « Nonnote » Olivier Ferret.....	155
Voltaire (non) lecteur de Nieuwentijt : le problème des causes finales dans la pensée voltairienne Nicholas Cronk.....	169

Le sinophile et le sinophobe. Voltaire lecteur de Cornelius de Pauw Christiane Mervaud.....	183
Voltaire lecteur de Platon Jean Dagen.....	205

VARIA

Epistolary illusions : Voltaire, <i>Paméla</i> , and La Mettrie Jonathan Mallinson.....	225
De la sensation à la superstition : éléments pour une histoire de l'esprit humain dans quelques articles du <i>Dictionnaire philosophique</i> de Voltaire Gerhardt Stenger.....	239
4 Une anecdote de Voltaire sur Catherine I ^{re} de Russie : histoire ou fiction ? Michel Mervaud.....	255
Le « manuscrit clandestin » de la correspondance entre Voltaire et Frédéric II (1758) Itinéraire d'une copie et contrainte éditoriale Daniel Droixhe.....	267
Ingérence censoriale et imbroglio éditorial. La censure de la correspondance de Voltaire dans les éditions in-8° et in-12 de Kehl Christophe Paillard.....	275

INÉDITS ET DOCUMENTS

Quelques lettres autour du théâtre de Voltaire Christiane Mervaud & Christophe Paillard.....	313
De la plume de Voltaire aux presses des Cramer. Le problème de l'auto-annotation Christophe Paillard.....	341
Jean-Baptiste Leprince, « M ^{lle} Clairon dans le rôle d'Idamé » et Simon-Bernard Lenoir, « Lekain dans le rôle d'Orosmane », huiles sur toile, institut et musée Voltaire, Genève François Jacob.....	357

COMPTES RENDUS

<i>Les Œuvres complètes de Voltaire</i> , t. 30C (<i>Œuvres de 1746-1748</i> , III). Oxford, Voltaire Foundation, 2004.....	359
Catherine Volpilhac-Auger	
Voltaire, <i>Le Siècle de Louis XIV</i> , éd. J. Hellegouarc'h et S. Menant, Paris, Le Livre de Poche, 2005.....	364
Diego Venturino	
Voltaire, <i>Écrits autobiographiques</i> , éd. J. Goldzink, Paris, GF-Flammarion, 2006....	367
Jonathan Mallinson	
Voltaire, <i>Lettres philosophiques, Derniers écrits sur Dieu</i> , éd. G. Stenger, Paris, GF-Flammarion, 2006.....	370
Nicholas Cronk	
AGENDA DE LA SEV.....	375

*La Revue Voltaire a tenu à dédier ce numéro à la mémoire de Patrick Lee,
qu'elle s'honore d'avoir compté parmi ses collaborateurs.*

Comptes rendus

ŒUVRES COMPLÈTES DE
 VOLTAIRE

Parmi nos parutions récentes figurent le *Corpus des notes marginales 6*, première publication dans la reprise de ce grand projet, et l'édition critique du *Taureau blanc* par René Pomeau.

18A • Œuvres de 1738 (I)

Vie de Monsieur Jean-Baptiste Rousseau, Les Originaux et autres textes

ISBN 978 0 7294 0893 6 • £99 / €155 / \$190

28A • Œuvres de 1742-1745 (I)

La Princesse de Navarre et autres textes

ISBN 978 0 7294 0871 4 • £110 / €170 / \$210

32A • Œuvres de 1750-1752 (I)

Eloge historique de Madame Du Châtelet et autres textes

ISBN 978 0 7294 0842 4 • £99 / €155 / \$190

32B • Œuvres de 1750-1752 (II)

Poème sur la loi naturelle, L'Art de la guerre et autres textes

ISBN 978 0 7294 0843 1 • £105 / €160 / \$205

63C • L'Ingénu

ISBN 978 0 7294 0824 0 • £95 / €145 / \$185

74A • Œuvres de 1772 (I)

Le Taureau blanc et autres textes

ISBN 978 0 7294 0719 9 • £99 / €155 / \$190

74B • Œuvres de 1772 (II)

Épître à Horace et autres textes

ISBN 978 0 7294 0892 9 • £95 / €145 / \$185

141 • Corpus des notes marginales 6: Nadal-Plato

ISBN 978 0 7294 0777 9 • £110 / €170 / \$210

En 2007, la Fondation Voltaire lance la première édition critique des *Questions sur l'Encyclopédie*, et publie, entre autres textes, *L'Envieux*, *Zulime*, les *Lettres à Son Altesse Monseigneur le prince de ****, *Les Honnêtetés littéraires* et *Le Pyrrhonisme de l'histoire*.

VOLTAIRE FOUNDATION • UNIVERSITY OF OXFORD

Tél:+44 (0) 1865 284600 Fax +44 (0) 1865 284610
email@voltaire.ox.ac.uk <http://www.voltaire.ox.ac.uk>

Les Œuvres complètes de Voltaire, t. 30C (*Œuvres de 1746-1748*, III). Oxford, Voltaire Foundation, 2004, xx + 377 p.

Le tome 30C des *Œuvres complètes* de Voltaire présente un ensemble de textes qui pourraient illustrer idéalement la diversité et la fécondité de l'écriture voltairienne : en moins de deux ans paraissent un ouvrage scientifique présenté à une académie italienne, une réfutation d'inspiration philosophique, un portrait de Cromwell, des « anecdotes » qui servent de galop d'essai au futur historien de Louis XIV, plusieurs œuvres ou opuscules suscités par la guerre de Succession d'Autriche, mais aussi de brefs textes qui révèlent le soin avec lequel, conscient de ses devoirs et de ses droits d'auteur, il suit ses propres publications. Néanmoins l'unité de ce volume, mise en valeur par la préface de J. Godden, est forte : c'est d'abord celle de l'historien qui, quinze ans après l'*Histoire de Charles XII, roi de Suède*, s'oriente vers une autre forme d'écriture de l'histoire ; c'est aussi celle d'un homme qui fait corps avec le siècle et qui, historiographe lui-même¹ et confronté à la réalité de la guerre, s'adresse au roi et au public ; désireux d'accroître sa réputation hors de France dans le domaine scientifique avec « les changements arrivés dans notre globe », il réagit aussi à des publications nouvelles (l'*Anti-Lucrèce* de Polignac) comme aux éditions malheureuses de ses propres œuvres : la publication à Dresde chez Walther constitue aussi un dénominateur commun à plusieurs de ces textes. Ce Voltaire conjugue l'histoire au présent, tout en dégageant les perspectives de l'histoire encore à écrire.

Cet ensemble qui ne paraît comporter aucune œuvre majeure est cependant (et paradoxalement) dominé par le *Panégyrique de Louis XV* : « des vérités dites du ton de la flatterie », selon Raynal (p. 250), voilà qui procède en effet d'un curieux retournement, car il s'agit d'un panégyrique « philosophique » publié sous l'anonymat en 1748. Le vainqueur de Fontenoy, qui a mené la France à la paix, est salué comme il se doit ; ce faisant, Voltaire tend au prince un miroir où celui-ci voit exaltée son humanité ; sa générosité n'est pas héroïque et vaine, elle est tout entière tournée vers le bonheur (ou le soulagement) de ses soldats et de ses peuples. Et si la drôle de paix d'Aix-La-Chapelle a laissé des regrets à tous ceux qui auraient souhaité une fin plus glorieuse, le panégyriste, qui s'adresse aux « hommes », aux « peuples », loue une paix « utile » et un roi « vertueux ».

1 Ne faudrait-il pas une mise au point sur le titre de Voltaire ? Dans ce volume il est uniformément désigné comme « historiographe du roi » (ou *royal historiographer*), et il lui arrive de se désigner ainsi lui-même ; or il apparaît dans nombre de documents tout aussi fiables comme « historiographe de France » ; à supposer que sa pratique historiographique n'ait pas été déterminée par cette définition (encore faudrait-il le prouver), reste à savoir ce que celle-ci impliquait. Cela a tout l'air d'un problème historiographique...

L'œuvre vaut donc infiniment mieux que ne le laisse prévoir son titre. C'est ce que met parfaitement en valeur la riche introduction de Janet Godden et Paul H. Meyer, qui vaut pour tout le volume. On sait ce que représente Janet Godden pour les *Œuvres complètes* : la cheville ouvrière de l'entreprise, discrète et indispensable ; avec l'édition de cet ouvrage elle manifeste, avec son coéditeur, le rôle central qui est le sien, en donnant tout son sens à un texte méconnu et en restituant le contexte historique et idéologique du volume en son entier, marqué par la difficulté du rôle d'historiographe et par l'ambiguïté de ce que représentent aux yeux de Voltaire la guerre et la gloire.

360

Aussi lit-on autrement que s'il était isolé l'*Éloge funèbre des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741* (1747), dont R. Nablow, dans une introduction dense et précise, donne également toutes les clés, génériques, morales et idéologiques : avec une oraison funèbre dans les règles de l'art, Voltaire s'oriente vers un patriotisme qui coexiste avec la dénonciation de la guerre. Quant à la *Lettre [...] sur la victoire [de] Laufelt* (1747), sobrement et rigoureusement présentée et annotée par le même éditeur, elle s'inscrit dans la même mouvance ; mais on attirera l'attention sur une autre dimension, qui participe du sens plein de ce poème : son humour, et donc sa virtuosité. Dans cet ouvrage jugé par certains de ses contemporains indigne de l'auteur de *La Henriade*, il est remarquable que Voltaire ait pu faire rire de Crébillon et de Boileau pour évoquer à quelques vers de distance plusieurs jeunes gens morts au combat, avant de conclure sur la paresse des historographes... Les critiques qu'il s'est attirées ne porteraient-elles pas aussi sur de tels changements de registre ?

Ce volume présente d'autres ouvrages qui méritent d'être lus ou relus : ainsi ce *De Cromwell* présenté par M. Waddicor, qui montre avec efficacité comment Voltaire use et abuse de ses sources pour peindre défavorablement l'ennemi des Stuarts, et qui replace cet opuscule dans le corpus voltairien, où le personnage tient une place intéressante mais finalement assez réduite. Il paraît cependant possible de lire *De Cromwell* quelque peu différemment : en effet, si les formules brutales ne manquent pas (« Quand il eut fait couper la tête à son roi légitime [...] »), le portrait pourrait n'être pas entièrement défavorable ; les premières phrases (« On peint Cromwell comme un homme qui a été fourbe toute sa vie. J'ai de la peine à le croire ») ne pourraient-elles résumer l'ambition de l'historien ? Celle-ci serait de dénoncer le *topos* de la dissimulation comme fil conducteur du personnage et de présenter un Cromwell cohérent, qui ne chercha jamais à cacher ses vices : favorisé par les circonstances (« On le chassa de la maison de l'évêque Williams, parce qu'il était puritain ; et voilà l'origine de sa fortune ») comme par ses propres qualités (« Alors ses grands talents pour la guerre se développèrent [...] »), il est loin de l'hypocrite médiocre qu'on veut voir parfois en lui ; en revanche, que de faiblesse chez les soi-disant amis des

Stuarts (« Après sa mort Louis XIV et toute sa cour portèrent le deuil [...] ») ! Certes la conclusion est sans appel : sa vie fut incomparablement moins longue, riche et paisible que celle de Newton (p. 86) – entre l’homme de guerre, le fanatique, et l’homme de science, qui voudrait balancer ? Mais l’historien sait les limites de l’exercice auquel il vient de se livrer – car il s’agit bien d’un exercice, qui montre tout aussi bien que telle anecdote sur Louis XIV à quel point l’analyse d’un caractère peut influencer sur une nation entière. On n’exclura pas qu’il s’agisse aussi d’un moyen de répondre une nouvelle fois à Pascal : « Cromwell allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère [...] » (*Pensées*, Brunschvicg, 176) : la pierre de Cromwell et le nez de Cléopâtre sont topiques de la conception moraliste (plutôt que pyrrhoniste) de l’histoire, contre laquelle réagit Voltaire. Il fallait conclure, et la conclusion ne pouvait être que favorable à Newton. Entre-temps, Voltaire a démontré que le personnage méritait plus que des condamnations rapides, et que sa vie privée était à l’image de sa vie publique. On en retiendra peut-être avant tout que la formule « petites causes, grands effets » est à l’opposé de la conception voltairienne de l’histoire.

En revanche, l’Appendice constitué par une addition de Kehl qui compare le Protecteur et son fils laisse perplexe : « [...] Richard Cromwel son fils est mon homme » (p. 87). Autant le portrait précédent était nuancé, autorisant plusieurs lectures, autant celui-ci est grossier ; l’évocation des « inintelligibles absurdités qu’il débitait [dans la chambre des communes] avec tant de confiance devant d’autres fanatiques [...] » contraste avec ce que Voltaire disait de « cette éloquence persuasive avec laquelle il entraîna [...] les parlements. » Ainsi que le remarque l’éditeur, le ton du parallèle est parfaitement voltairien, et à sa suite on conclura à son authenticité ; mais on préférera celui que Voltaire publia.

Avec les *Anecdotes sur Louis XIV*, on aborde un sujet plus central dans l’œuvre de Voltaire, dont il a commencé à rassembler la matière dès 1714. Celles-ci sont publiées à Dresde en 1748 : Nicholas Cronk est mieux placé que quiconque pour montrer à quel point le choix d’un éditeur, en l’occurrence Walther, est lourd de conséquences ; l’enquête est serrée (p. 341-351), car elle doit déjouer les pièges tendus par Voltaire lui-même comme par les éditeurs précédents... Certes, ces *Anecdotes* seront ensuite absorbées par *Le Siècle de Louis XIV* : l’éditeur, Marc Serge Rivière, en relève tous les points de contact. Mais elles n’en constituent pas moins une étape importante dans la formation de Voltaire historien, à commencer par la notion même d’*anecdote*, fort riche comme l’on sait – peut-être trop riche pour apparaître pleinement dans une introduction, même si celle-ci s’étend sur cinquante pages (pour une quinzaine de pages de

texte), qui seraient encore plus intéressantes si elles intégraient des définitions capitales dans l'écriture de l'histoire, d'ordre générique : c'est seulement par rapport à une *histoire particulière* que la notion d'*anecdote* ne prend vraiment de sens, afin d'intégrer la notion de *vie privée*, qui mériterait d'être commentée. L'annotation, on l'a dit, renvoie souvent au *Siècle de Louis XIV* ; elle pose néanmoins la question de ses propres limites : est-il absolument nécessaire d'identifier Lulli ou le duc et la duchesse de Bourgogne (p. 150), ou encore Louis XV (« le roi son successeur », p. 176) ? En revanche, on aimerait savoir en quoi l'inscription « sur la porte Saint-Denis » est « insultante pour les Hollandais », et en quoi consiste celle² de Santeul, « qui sont aux fontaines de la ville » (p. 162). Néanmoins, les renvois aux *Notebooks* comme au *Siècle* et surtout aux différentes sources de Voltaire sont savants et indispensables, et permettent parfaitement de saisir le rôle de ces *Anecdotes* dans le processus de création voltairien.

362

L'éditeur des remarques *Sur l'Anti-Lucrèce de monsieur le cardinal de Polignac*, Adrienne Mason, paraît peu convaincue de la valeur de ces quatre pages ; on suivra volontiers sa démonstration, qui montre finement quel usage fait Voltaire des thèmes « épicuriens » : la publication posthume de *l'Anti-Lucrèce* en 1747 et sa propre édition chez Walther à Dresde lui donnaient en fait l'occasion de prendre ses distances avec l'anti-newtonien Polignac et d'affirmer son idéal philosophique, grâce à une prosopopée fort raisonnable d'Épicure.

Enfin, on en vient au premier titre de ce volume, une dissertation écrite en italien et destinée à l'académie de Bologne (*Saggio intorno ai cambiamenti avvenuti su'l globo della terra*), que Voltaire lui-même traduisit (*Dissertation sur les changements arrivés dans notre globe* ; les effets de traduction sont soigneusement étudiés³) : étape remarquable dans une stratégie de reconnaissance européenne, ainsi que l'établit l'éditeur, J. Mayer, comme dans la distribution de l'œuvre voltairien : en effet, cet essai date de 1745, mais la substance en est contenue dans deux chapitres ajoutés en 1741 aux *Éléments de la philosophie de Newton* et supprimés en 1748, après la publication française. Ce texte, que l'éditeur met en relation avec plusieurs autres ouvrages consacrés entièrement ou partiellement au même sujet, apparaît tout à fait caractéristique de la manière voltairienne, celle du coupé-collé, illustrée récemment par un colloque à Pise⁴.

² Ou sans doute « celles », comme le veut l'édition de Kehl et la grammaire (l. 329-330).

³ Mais pourquoi dans son introduction (en français) l'éditeur utilise-t-il les noms italiens *Firenze*, *Pisa* ?

⁴ Voir O. Ferret, G. Goggi et C. Volpilhac-Auger (dir.), *Copier/coller. Écriture et réécriture chez Voltaire*, Pise, PLUS, 2007, à paraître.

On pourrait aller plus loin : le thème des « pétrifications qu'on prétend [...] être encore les témoignages [de ces changements] » (pour reprendre le titre français sous sa forme pleine) est un des thèmes favoris, pour ne pas dire une des scies de l'argumentation de Voltaire, qui a toujours refusé l'idée du déluge universel : or celle-ci lui semble dangereusement renforcée par toutes les hypothèses sur les bouleversements géologiques qui auraient fait émerger les montagnes des profondeurs marines ; le débat sur les fossiles qui agite le XVIII^e siècle mériterait d'être approfondi – ainsi que le remarque l'éditeur, la *Dissertation* est rigoureusement contemporaine de l'*Histoire de la Terre* de Buffon (publiée en 1749 mais rédigée dès 1744), qui la contredira de fond en comble ; or Voltaire s'en prend à des théories (celles de Woodward ou Burnet) qui datent d'au moins un demi-siècle. On signalera également qu'il emploie des notions vieillies : le terme de *climat*, au sens de *zone géographique* (p. 203), paraîtra encore plus désuet quand, l'année suivante, Montesquieu aura fait paraître *L'Esprit des lois*. Si l'on situait plus exactement cet essai parmi les théories de la Terre et de l'évolution, sans doute le classerait-on dans les combats d'arrière-garde, sans forcément y voir le reflet d'une attitude socio-intellectuelle (« Il faut au bourgeois épris d'ordre [qu'est Voltaire] un monde statique, où puisse s'établir calmement le progrès humain », p. 14).

Le lecteur souhaiterait également voir éclaircies certaines allusions (« Comme dit le grand Newton... », p. 49), qui parfois constituent il est vrai le désespoir de l'éditeur : « Les philosophes disaient... », « Une foule de gens... » ; même s'il faut voir ici des formules destinées à cautionner l'énoncé sans obligation de le garantir formellement, ne faudrait-il suggérer quelques pistes d'interprétation ? D'autant que la récurrence de certains énoncés permet d'en repérer l'origine : ainsi « un brochet pétrifié sur le Mont-Cenis et un turbot » (p. 49, paragraphe final reprenant le paragraphe initial) et surtout « une ancre de vaisseau sur une montagne de la Suisse » signent la dénonciation de *Telliamed* (où l'on trouvait ces exemples – sous une forme moins pittoresque il est vrai), ce qui révèle l'usage qu'a fait Voltaire du manuscrit de Benoît de Maillet bien avant sa publication en 1748.

Ce volume est donc riche de savoir et de suggestions ; emblématique de l'activité voltairienne comme du travail d'édition des *Œuvres complètes*, il mérite une lecture détaillée et trouve sa place parmi les pièces les plus solides de l'entreprise, tant il justifie la publication d'ouvrages injustement méconnus, qui trouvent ici leur sens et s'éclairent mutuellement.

Catherine Volpilhac-Auger

École normale supérieure de Lettres et sciences humaines (Lyon),

CNRS UMR 5037

Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Hellegouarc'h et Sylvain Menant, avec la collaboration de Philippe Bonnichon et Anne-Sophie Barrovecchio, Paris, Le Livre de Poche, 2005, 1215 p.

À chaque édition de ses ouvrages historiques, Voltaire ne perdit jamais l'occasion d'ajouter un détail, de polir une phrase, de remanier un passage ; en général, il rajouta plus qu'il ne retrancha.

Le cas du *Siècle de Louis XIV* est exemplaire. On dénombre au moins sept éditions reconnues ou revues par l'auteur. La première est publiée à Berlin en 1751 sous le nom de Francheville, édition aussitôt rejetée par Voltaire qui la considère comme « informe » ; la seconde est celle de 1753 chez Walther à Dresde ; à partir de 1756, *Le Siècle de Louis XIV* fait désormais partie des *Œuvres* de Voltaire éditées par Cramer : suivent ainsi les éditions de 1761, 1768 et celle dite « encadrée » de 1775, la dernière publiée de son vivant. En 1784, l'édition posthume dénommée Kehl reprend enfin quelques variantes textuelles apportées par Voltaire sur son exemplaire de l'édition encadrée.

Depuis le XIX^e siècle, les éditeurs de Voltaire ont considéré l'encadrée de 1775 ou l'édition Kehl comme les choix les plus évidents. René Pomeau, dans les *Œuvres historiques*⁵ a suivi cette tradition philologique, publiant la version Kehl, sans se poser nullement la question de la justifier ; il en ira de même pour Antoine Adam⁶.

Dans leur nouvelle édition de poche du classique voltairien, S. Menant et J. Hellegouarc'h proposent une solution inattendue. En effet, ils choisissent la seconde édition, celle de 1753, jamais republiée en l'état. D'où la surprise pour les habitués des éditions d'Émile Bourgeois (1890) et de René Pomeau, confrontés désormais à un *Siècle de Louis XIV* en 36 chapitres au lieu des 39 canoniques et qui cherchent en vain dans la table des matières le *Catalogue des écrivains célèbres*, ainsi que les autres *Catalogues*, pour les retrouver presque cachés dans un très long dernier chapitre.

Les auteurs invoquent trois arguments pour expliquer leur choix. Tout d'abord, la version 1784 est largement disponible, notamment dans les *Œuvres historiques* de R. Pomeau ; deuxièmement, l'édition de 1753 est la première explicitement reconnue par Voltaire ; en troisième lieu, il s'agit de la seule édition dans laquelle *Le Siècle de Louis XIV* est conçu comme un ouvrage autonome, avant qu'il ne soit intégré dans une histoire universelle qui comprend l'*Essai sur les mœurs* et le *Précis du siècle de Louis XV*.

5 Voltaire, *Œuvres historiques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957.

6 Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, 2 vol.

Ces arguments suscitent quelques réserves. Le fait que l'édition Kehl de 1784 soit facile d'accès ne saurait justifier, en soi, la publication d'une version précédente ; sans doute, l'édition 1753 a été la première à être reconnue par Voltaire, mais pourquoi la privilégier plutôt que toutes les autres qui ont également reçu son *imprimatur* ? Enfin, comme S. Menant le précise à juste titre dans sa « Préface », « dans la culture contemporaine, c'est à Bossuet [...] que répond directement l'entreprise historique de Voltaire dans son ensemble. Dans cette perspective, *Le Siècle de Louis XIV* doit être lu comme une partie de l'*Histoire générale depuis Charlemagne jusqu'à nos jours* » (p. 12). J'ajouterai que ne disposant pas d'études précises sur la présence de l'édition 1753 dans les bibliothèques de l'époque, on ignore quel rôle elle a pu jouer dans la diffusion de l'ouvrage. Toutefois, compte tenu du flot des nouvelles éditions revues et corrigées publiées à partir de 1756, on peut émettre l'hypothèse que ce rôle fut plus que modeste.

Pourtant, le choix des auteurs reste intrigant. Les réserves que je viens d'évoquer ne signifient nullement qu'il est irrecevable. En effet, il faut prendre en compte à la fois la spécificité de la manière de travailler de Voltaire et les rudes contraintes imposées par une édition de poche, notamment l'absence de toute numérotation des lignes et l'impossibilité de publier la totalité des variantes et de les situer en bas de page. Dans ces conditions, comment permettre au lecteur de se rendre compte aisément de l'époque à laquelle un passage a été rédigé, changé, rajouté ou retranché ? Comment éviter l'interprétation erronée de certains passages, si l'on ne donne pas de manière accessible la date exacte de composition et d'insertion ?

Deux solutions s'offrent : publier la première édition (1753) et rajouter les modifications dans les variantes en fin de volume – système de l'addition – ou bien, publier la dernière édition (1775) et enlever les modifications dans les variantes – système de la soustraction. La seconde solution s'impose lorsqu'on n'est pas soumis aux contraintes éditoriales susdites : le modèle des *Œuvres complètes* de la Fondation Voltaire, qui prend pour texte de base l'édition encadrée de 1775, ne saurait être remis en question. En revanche, dans une édition de poche, fournir le premier état du texte a le mérite d'empêcher tout anachronisme et de pousser le lecteur averti à sa découverte progressive par la consultation des variantes, opportunément signalées par un système de renvois. En l'absence de numérotation des lignes, le système par addition permet une lecture plus aisée que le système par soustraction. Certes, un lecteur naïf ou paresseux risque, faute de se reporter aux variantes, de faire l'impasse sur des passages ou des chapitres entiers absents dans l'édition 1753 ; il risque de ne jamais lire un nombre considérable d'articles du *Catalogue des écrivains célèbres*, eux aussi absents. Toutefois, entre les deux maux, risquer l'anachronisme ou risquer d'ignorer une partie du texte, le second est raisonnablement plus acceptable.

Partant, la solution proposée par S. Menant et J. Hellegouarc’h constitue une nouveauté intéressante dans le panorama de l’édition voltairienne, et pas seulement voltairienne. Elle préserve l’essentiel du texte, le met à l’abri d’un usage immédiat qui ferait l’impasse sur sa chronologie, tout en donnant les variantes fondamentales des éditions ultérieures. Il en résulte une édition moins lisse que celles de R. Pomeau et d’A. Adam, peut-être plus laborieuse à lire mais qui, pour cette raison même, permet au lecteur débutant (ou cultivé mais non-spécialiste) de prendre plus aisément la mesure des tours et détours qui caractérisent l’histoire de l’ouvrage qui s’est formé, justement, par additions successives. En outre, ce premier jet est moins contrôlé que les suivants, la veine militante parfois plus visible, ce qui en accroît l’intérêt. Visant un public différent, elle sera tout à fait compatible avec l’édition critique du *Siècle de Louis XIV*, annoncée par la Fondation Voltaire, mais qui tarde à venir. Une partie conséquente du volume est occupée par les variantes, (p. 1019-1180). Dans les « Appendices », les auteurs publient judicieusement le chapitre sur les « beaux-arts en Europe, du temps de Louis XIV », rédigée par Voltaire pour l’édition 1756 (p. 1006-1015).

Une contrainte éditoriale, peut-on le supposer, oblige les auteurs à limiter la précision chronologique des références aux variantes, ce qui introduit un bémol à l’efficacité du choix de l’édition 1753. En effet, si les variantes par rapport à l’édition 1751 sont toutes prises en compte, y compris les inédits dénichés et publiés par Caussy en 1914, les auteurs précisent que ne pouvant pas « donner le détail des interventions successives de Voltaire », ils se contenteront « en général de la mention “par la suite” » (p. 85). Il devient ainsi parfois difficile de bien saisir à quel moment exact Voltaire a introduit ou modifié un passage. Je citerai un exemple parmi d’autres. Que l’on aille au dernier paragraphe du chapitre 35 de l’édition Menant-Hellegouarc’h (p. 868), consacré aux cérémonies chinoises. Dans les variantes relatives à cette page, les auteurs signalent le remplacement du court passage final de l’édition 1753 par un autre beaucoup plus long : paragraphe « remplacé après 1753 par la conclusion suivante » (p. 1118). Or, « après 1753 » devrait signifier logiquement 1756, mais – vérification faite – cet ajout date de 1761. « Après 1753 » n’est pas faux, mais ce n’est pas assez précis et cela fait perdre une partie de l’utilité de l’information. Si la motivation essentielle justifiant la publication de l’édition 1753 était, comme je le pense, le respect scrupuleux de la datation des variantes et la facilité de leur consultation, ce genre d’imprécision nuit à la concrétisation du projet, sans nuire cependant à la méthode.

Quant à l’ensemble des contributions qui accompagnent le texte voltairien, elles présentent à un public cultivé les caractéristiques du travail voltairien : la « Préface » et le développement sur « La réception du *Siècle de Louis XIV* » par

S. Menant, et l'utile « Histoire de l'ouvrage », par J. Hellegouarc'h, élaborée à partir de la correspondance de Voltaire. On peut signaler également que chaque tome de l'ouvrage est précédé par une ou plusieurs introductions.

Enfin, les notes au texte des deux auteurs, revues et complétées par P. Bonnichon, gardent une neutralité bienvenue, sans commentaires littéraires ou historiques superflus. Elles fournissent des renseignements sur les personnages ou les institutions évoqués par Voltaire, tirés en grande partie du *Dictionnaire du Grand siècle* de F. Bluche et d'autres répertoires historiques du xx^e siècle. Ces notes ainsi conçues sont, certes, fort utiles au lecteur un peu perdu au milieu des généraux de Louis XIV et d'institutions et de mœurs bien révolues, mais elles glissent parfois vers une sorte de comparaison inappropriée entre ce que Voltaire savait et écrivait et une réalité historique prétendument objective (voir la note commentant les dires de Voltaire sur Louis XI : « témoignages intéressants, non tant de la réalité du passé que de l'idée que s'en fait Voltaire », p. 125, mais aussi p. 262). Le but explicite poursuivi par la note, à savoir établir la « véracité » (p. 84) des propos de Voltaire, ne saurait être atteint par cette démarche anachronique, mais supposerait que l'on mesurât les écarts interprétatifs que Voltaire introduit par rapport à la connaissance historique de son époque : il n'y a de véracité historique que par rapport aux sources.

Un dernier mot sur la liste des personnes citées, si importante dans un ouvrage de ce genre. On reste surpris par les omissions que l'on y peut déceler : pas de références, par exemple, à Montesquieu, Fontenelle, Claude Fleury, etc.

Ces difficultés et menues erreurs, ainsi que les quelques apories signalées, sont inévitables dans une telle entreprise. Qu'à cela ne tienne : ce *Siècle de Louis XIV*, par le choix philologique original dont il témoigne, trouve toute sa place dans le renouvellement actuel de l'édition voltairienne et dix-huitiémiste.

Diego Venturino
Université de Metz

Voltaire, *Écrits autobiographiques*, présentation, notes, annexes, chronologie et bibliographie par Jean Goldzink, Paris, GF-Flammarion, 2006, 218 p.

Cette édition rassemble trois écrits de Voltaire longtemps négligés : *Lettres de Monsieur de Voltaire à Madame Denis, de Berlin*, œuvre connue aussi sous le titre *Paméla* ; *Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire, écrits par lui-même* ; et le *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de La Henriade*. Ces textes, bien différents les uns des autres à maints égards, ont un trait en commun : ce sont trois récits dont Voltaire est à la fois l'auteur et le héros.

Le plus énigmatique des trois est sans doute les *Lettres [...] de Berlin*, œuvre qui vient de renaître de la correspondance « authentique » de Voltaire, où elle

demeurait, démembrée et quasiment inaperçue, pendant deux cents ans. Jean Goldzink rend hommage au travail d'André Magnan, « à qui revient après trente ans d'efforts l'honneur ingénieux de la solution (presque ?) finale » (p. 12). Il suit l'édition récente d'A. Magnan en ce qui concerne le choix de titre, affirmant que le texte de Voltaire ne contient « aucune trace d'un rapport à la fable de Paméla » (p. 12). Il met en doute, pourtant, certaines de ses décisions quant à la reconstitution de l'œuvre, mais il ne cherche pas à approfondir ces questions, se limitant à publier les extraits du texte établi par A. Magnan et retenant leur numérotation dans cette édition. On ne peut vraiment envisager une « solution finale » aux problèmes éditoriaux que pose ce texte, à moins d'en découvrir un manuscrit complet, mais on ne laisse pas de regretter l'absence de certaines lettres dans ce recueil, qui appartiennent sans conteste à l'œuvre projetée par Voltaire, et qui révèlent toute la gamme de styles, de tons et d'attitudes qu'il déploie au cours de cet ouvrage : celle qui raconte l'aventure de Montperni, le prêtre et le viatique (29 août 1750), par exemple ; la célèbre lettre des *mais* (6 novembre 1750) ; la lettre qui évoque l'homosexualité du roi (17 novembre 1750) ; ou celle qui critique les démarches de Frédéric dans l'affaire Koenig (1^{er} octobre 1752).

Un des grands atouts du recueil de J. Goldzink est qu'il permet de comparer les différentes techniques narratives de Voltaire. Nous découvrons (une fois de plus) en Voltaire un innovateur, capable d'adapter un genre préexistant à ses propres fins, et nous discernons dans ces textes toute une série d'expériences littéraires : récit épistolaire, mémoire écrit à la première personne, histoire écrite à la troisième personne. Diversité de forme, mais aussi diversité de ton ; celle-ci est particulièrement frappante quand nous considérons la représentation de son séjour en Prusse, évoqué dans les trois textes qui offrent comme autant de variations sur un thème (sinon sur une idée fixe). Dans les *Lettres [...] de Berlin*, écrites en Alsace tout juste après l'avanie de Francfort, nous entendons un Voltaire qui se sent menacé par un roi ingrat et dangereux ; dans les *Mémoires*, écrits à Ferney, le ton est nettement plus serein, détaché, ironique ; et à la fin de sa vie, dans une perspective plus large, ces mêmes événements sont réduits à quelques pages seulement, à un épisode, à un instant, sans signification durable, digne de l'oubli.

Mais que penser de ces tons différents ? Il serait certes tentant d'y voir les effets du vieillissement, les sentiments d'un écrivain qui trouve petit à petit un sens de la perspective ; il ne s'agirait pas de diversité esthétique, mais plutôt d'une maturation morale. Mais le *Commentaire* livre-t-il le dernier mot de l'écrivain, tel qu'en lui-même... ? Ou s'agit-il plutôt, ici comme ailleurs, d'une stratégie rhétorique ? Dire qu'on oublie, ce n'est pas passer sous silence, et il n'est pas sans signification que ce dernier texte, avec son ton calme et conciliateur tout à fait

différent des autres, est aussi, à la différence des autres, le seul qui soit destiné à la publication. J. Goldzink parle, à propos de ce texte, d'une « rectification, d'une mise au point nette et précise des faits » (p. 29). Mais ce qu'il rectifie, ne serait-ce pas plutôt l'image qu'il projette, ou qu'il veut projeter ?

Convient-il, en effet, de ranger ces textes dans la catégorie des écrits *autobiographiques* ? J. Goldzink se pose la question. Manifestement, nous n'avons pas affaire ici à une écriture autobiographique comme celle de Rousseau, dont les premiers essais seront écrits, sinon publiés, entre les *Mémoires* et le *Commentaire historique*. Pour Voltaire, comme le dit si bien J. Goldzink, « écrire sur soi n'est pas se déshabiller en public » (p. 24). Toute réflexion sur soi est d'une certaine manière fictive, certes, et nous n'attendons pas que l'autobiographe réussisse, ni même qu'il cherche, à « dire la chose comme elle est » ; ce n'est pas là le jeu du genre. Mais chez Voltaire la manière de parler de soi est toute particulière : ce n'est pas simplement qu'il ne se déshabille pas, c'est qu'il se déguise, endossant divers habits de héros, de victime, d'observateur détaché et mûr. Il se représente dans ces écrits, mais ce je est un autre, qui a le même nom (de plume) que le sien, mais qui ne révèle rien de sa vie intérieure : Voltaire ne cherche pas à s'analyser, il se crée ; tout en parlant de lui-même, il se cache.

Pour J. Goldzink, ces « incursions [...] dans le récit de soi par soi » constituent « trois brefs moments dans une vie entièrement consacrée à l'art d'écrire » (p. 10), mais ces expériences « autobiographiques », tout innovantes qu'elles sont au niveau esthétique, sont, à d'autres égards, bien moins insolites ; Voltaire n'a de cesse de se mettre en scène dans ses écrits. Nombre de ses lettres écrites de Berlin au cours des démêlés avec Hirschel, ou La Beaumelle, ou Mauvertuis ont cette même fonction de s'approprier le beau rôle ; d'autres, qui donnent l'apparence de confessions privées, sont manifestement destinées à un public plus large ; et la technique du *Commentaire historique* ne fait que développer certaines habitudes de Voltaire épistolier, qui se plaît à parler de lui-même sous toutes sortes de noms codés. Chez Voltaire, le champ de l'auto-écriture est vaste. Mais ce ne sont pas ses propres sentiments qu'il évoque le plus souvent, mais ceux qu'il veut qu'on lui attribue ; à tel point qu'il devient impossible de faire la différence entre rôle et réalité.

Ce recueil nous invite à poser une dernière question : pourquoi, et pour qui, Voltaire parle-t-il de lui-même ? Il y a certes une dimension satirique, qui ne convient pas nécessairement aux normes de l'autobiographie. Si Voltaire ne se déshabille pas dans ces écrits, il cherche visiblement à déshabiller les autres, à les exposer à la vue critique du lecteur. Mais quels sont les rapports entre la dimension satirique et la dimension autobiographique ? Dans quelle mesure ces deux ambitions sont-elles compatibles ? complémentaires ? Pour les *Lettres [...] de Berlin* et les *Mémoires*, qui ne sont pas destinés à la publication du

vivant de leur auteur, l'effet satirique serait tout au plus virtuel, on dirait même thérapeutique. S'agit-il, en fait, d'une sorte de journal intime ? Il parle dans sa note des *Mémoires* datée du 6 novembre 1759 du « ridicule de parler de moi-même à moi-même ». Mais cette idée d'un Voltaire surpris en train de se confier à une page blanche est tout aussi invraisemblable qu'elle est tentante. Voltaire écrit rarement pour lui-même, et ce texte apparemment privé, personnel, s'adresse tout de même à un lecteur impliqué, ou fournit des notes en bas de page pour expliquer une référence. Mais quel public vise-t-il ? Une postérité qui sera convaincue par sa rhétorique ? Sans doute ; et pourtant... Dans le *Commentaire historique*, il rappelle sa réplique cinglante à J.-B. Rousseau, qui lui avait montré son *Ode à la postérité*. « Mon ami », écrit Voltaire, « voilà une lettre qui ne sera jamais reçue à son adresse ». Il n'en est pas ainsi pour ces trois « écrits autobiographiques » ; nous les retrouvons, après bien des années d'oubli. Il nous incombe maintenant de les lire, et de reconnaître pour ce qu'il est le Voltaire que nous y découvrons. Cette belle édition nous donne les moyens de le faire les yeux ouverts.

Jonathan Mallinson
Trinity College, Oxford

Voltaire, *Lettres philosophiques, Derniers écrits sur Dieu (Tout en Dieu : Commentaire sur Malebranche ; Dieu : Réponse au Système de la nature ; Lettres de Memmius à Cicéron ; et Il faut prendre un parti, ou le Principe d'action)*. Présentation, notes, choix de variantes, chronologie, bibliographie et index par Gerhardt Stenger, Paris, GF-Flammarion, 2006, 486 p.

This welcome paperback edition of the *Lettres philosophiques* breaks new ground in three ways. Firstly, it places the text alongside four other late texts much less well known ; secondly, it provides an extended commentary on the texts ; and thirdly, it gives a generous selection of variants for the *Lettres philosophiques*. For all these reasons, this edition supersedes other paperback versions currently available.

The book opens (on p. 9 ! – pages 1-8 seem to have vanished in the production process) with a « Présentation » sub-titled « Voltaire philosophe », and in addition to this fifty-page introduction, there are two further « Notices » on the texts, and over fifty closely printed pages of annotation, presented in the form of endnotes. The inclusion of such a large choice of variants, presented here as footnotes, is another positive feature of this edition. The presentation of variants in the Lanson edition is of course scholarly and full, but somewhat forbidding in consequence ; recent paperback editions have rather tended to minimise the importance of the variants, and a myth has grown up that the work « disappears » after the 1730s. Not so, and the reconfiguration of the work

in the 1739 Ledet edition (both in the published variants, and in Voltaire's own manuscript additions) is well documented here⁷. The *Lettres philosophiques*, as with so many of Voltaire's writings, is a text ever in flux, and this edition makes that point persuasively.

The teaching of Voltaire at university level has been hampered by the limited number of his texts available in affordable editions, so, following on from the recent « GF » editions of Voltaire's theatre and his so-called autobiographical writings, it is excellent to have these four important late texts available in a cheap format⁸. The choice of texts to accompany the *Lettres philosophiques* is an interesting one, and – like any choice – necessarily tendentious. Voltaire, we know, read the *Système de la nature* at the end of May 1770, and three of these four works reflect his increasingly aggressive response to that work, culminating in his final rupture with the d'Holbach party. The choice of texts makes for an interesting juxtaposition, though this last crusade of the 1770s – to defend some form of deism in the face of the increasingly confident exponents of materialist atheism – has little in common with the programme, philosophical or otherwise, of the *Lettres philosophiques*, with its origins in the late 1720s. One might have imagined putting the *Lettres philosophiques* together with other contemporary works, such as the *Traité de métaphysique*, or even perhaps the *Histoire de Charles XII*, begun at the same time. Voltaire's polemical verse remains unknown to most students, and it would also have been interesting to have put alongside the « English letters » such poems as the *Épître à Uranie* and *Le Mondain*. The suggestion here that « les *Lettres philosophiques* sont le premier ouvrage polémique de Voltaire » (p. 11) perhaps underestimates the significance of, for example, the *Épître à Uranie*, and an anthology juxtaposing the early « philosophical » verse with the *Lettres philosophiques* would have the advantage of bringing out the latter work's real originality, as the first polemical work *in prose*.

The choice of texts to accompany the *Lettres philosophiques* is designed of course to focus our interpretation of that text as a « philosophical » work ; but it also creates difficulties of two sorts. Firstly, what does it mean to speak of

7 The variants given under the siglum « 1739 (corr.) » refer to « un exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal [qui] porte des corrections manuscrites » (p. 69) ; in fact the Arsenal has two copies of the four-volume Ledet *Œuvres* (1738-1739) with Voltaire's manuscript corrections, one set sent to d'Argenson (shelfmark Rés 8-BL-34043), and another (shelfmark Rés 8-BL-34042) ; the corrections made in these two sets, though broadly similar, are not identical. There is moreover one significant misreading of these manuscript variants : on p. 229, « la théorie du feu » should read « la théorie du son ».

8 A critical edition of *Il faut prendre un parti*, by P. Casini, appears simultaneously in *OCV*, t. 74B (2006).

« Voltaire philosophe » ? Acknowledging that Voltaire does not measure up to the likes of a Malebranche or a Kant, the editor concludes :

La philosophie pour Voltaire, n'était pas un corps de doctrine digne d'être mesuré à l'aune d'une *philosophia perennis*, mais une action nécessaire au changement du monde, une entreprise de *démystification* dont l'intérêt commence seulement à être pleinement perçu aujourd'hui [...]. Comme Descartes, Marx et quelques autres, Voltaire nous a légué une approche du monde, mais plus prudent qu'eux, il a renoncé à la couler dans un système qu'il savait d'avance condamné. (p. 58)

372

But how does Voltaire bring about this « demystification » ? To explain that, one would need to broaden the discussion to consider questions of literary form and style. And to understand how Voltaire hopes to change the world, one would also need to address issues of communication and readership, including perhaps the notions of the public sphere and public opinion (much discussed in recent literature, but not alluded to here). In 1906, in his brief book on Voltaire, Lanson affirmed that the *Lettres philosophiques* were « la première bombe lancée contre l'Ancien Régime », an interpretation firmly rooted in the context of the Third Republic and the then recent separation of Church and State. This phrase has enjoyed a long and fruitful life (not least as an examination question in English-speaking universities...). It is a tribute to Lanson and to the long shadow cast by his work, that exactly a century later in 2006, the present editor can repeat the selfsame assessment at the start of his own introduction (p. 12). Indeed, the present editor goes further than Lanson, later alluding to the *Système de la nature* as « cette nouvelle bombe lancée contre l'Ancien Régime » (p. 300), thereby suggesting a continuum in purpose from one book to the other, from Voltaire to d'Holbach – is this intended as a provocative rebuttal of Jonathan Israel's recent attempt to describe Voltaire's position in defence of a « moderate Enlightenment »⁹ ?

The second major problem with reading the *Lettres philosophiques* purely in the context of Voltaire as a philosopher is that it risks distorting our view of the integrity of the literary text. Of course the letters on religion and philosophy occupy a predominant position in the work, but Voltaire also treats English politics and society, and there is an important sequence of chapters – generally neglected by critics – on literature and literary institutions. In other words, Voltaire is experimenting with an essay in cultural politics which will convey the dynamism of a entire society, rather as William Temple had done in his *Observations on the United Provinces of the Netherlands* (a work which Voltaire

⁹ Israel's *Radical Enlightenment* (2001), translated as *Les Lumières radicales* (Paris, Éditions Amsterdam, 2005), is a surprising omission from the bibliography.

may well have known), and as Voltaire himself will do later in the *Siècle de Louis XIV*—no surprise then that the expression « le siècle de Louis XIV » occurs for the first time in Voltaire's writings in the *Lettres philosophiques*. To reduce the discussion of the *Lettres philosophiques* exclusively to a discussion of philosophy (in the narrow, English, sense of that word) is to traduce and limit the ambition of the work, and indeed of the word « philosophique ».

A related question concerns the intended readership of this edition. Publishing houses like to pretend that their paperback collections are aimed broadly at the general reading public, but the economic reality is that these editions sell in the main to students, and this edition is clearly targetted at just such a readership. The scholarly apparatus is pedagogic in the best sense of the term, and established scholars and graduate students will find much useful information, especially in the annotation. Undergraduate students, perhaps coming to the *Lettres philosophiques* for the first time, will receive a very firm steer on Voltaire's place in the eighteenth-century history of ideas, but no help at all in thinking about the text as a literary work. There is nothing on issues of language and style (even though the editor quotes the abbé Leblanc, who professed to find most shocking in the *Lettres philosophiques* its « ton de mépris », p. 12) ; nothing on the intermittent and wavering use of an authorial persona, and the consequent varying gap between author and narrator (even though variations on this Lucianic device are a mainstay of Enlightenment philosophical discourse) ; and nothing on literary models (like Addison's *Spectator*), or for that matter anti-models (like the *Lettres persanes*). Lanson's ambition in his great edition of 1909 was to « explain » the work by pinning down as fully as possible the sources which lay behind it : this remains the intellectual ambition of the present edition, concerned as it is with sources rather than with models. That said, this edition is without question the most comprehensive currently available, and it deserves to be widely used, by students and scholars alike.

Nicholas Cronk
Université d'Oxford

Autour de *La Pucelle d'Orléans*

Selon son éditeur Jerom Vercruysse, *La Pucelle* figure « parmi les œuvres les plus célèbres et les plus décriées de Voltaire » ; Didier Masseur remarque qu'« on ne lit plus » cette œuvre, « autrefois connue par cœur¹ » : les antithèses viennent spontanément sous la plume pour qualifier un texte auquel s'attache un durable parfum de scandale, qui est probablement aussi un texte très mal connu. Depuis l'édition critique procurée par J. Vercruysse dans *Les Œuvres complètes de Voltaire*, qui proposait, pour la première fois, une analyse raisonnée du foisonnement des éditions de *La Pucelle* et donnait à lire le texte de l'« encadrée » de 1775 accompagné, selon les principes de la collection, des variantes significatives des éditions antérieures², rares ont en effet été les travaux critiques consacrés à cette œuvre³ que Voltaire retravaille pendant plus de quarante ans. *La Pucelle* méritait donc d'être choisie pour sujet d'étude lors des Journées Voltaire organisées par la Société des études voltairiennes qui se dérouleront en juin 2008. Conformément à l'orientation pluridisciplinaire qui caractérise ces Journées, plusieurs directions de recherche pourront être explorées – et éventuellement croisées – dans les communications qui seront présentées.

- 1 J. Vercruysse, article « *Pucelle d'Orléans (La)* », dans R. Trousson et J. Vercruysse (dir.), *Dictionnaire général de Voltaire*, Paris, Champion, 2003, p. 1007-1011 (p. 1008) ; D. Masseur, article « *Pucelle d'Orléans (La)* », dans J. Goulemot, A. Magnan, D. Masseur, *Inventaire Voltaire*, Paris, Gallimard, 1995, p. 1120-1123 (p. 1120).
- 2 *La Pucelle d'Orléans*, éd. J. Vercruysse, OCV, t. 7 (1970).
- 3 Voir cependant, par ordre chronologique, N. H. Severin, « Voltaire's Saint Joan : a burlesque on saints and chastity », *South central bulletin*, 36 (1976), p. 150-152 ; G. M. Russo, « Sexual roles and religious images in Voltaire's *La Pucelle* », *SVEC*, 171 (1977), p. 31-53 ; W. Calin, « Love and war : comic themes in Voltaire's *Pucelle* », *French forum* [Lexington, Ky.], 2 (1977), p. 34-46 ; M. Lindner, *Voltaire und die Poetik des Epos : Studien zur Erzähltechnik und zur Ironie in « La Pucelle d'Orléans »*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1980 ; L. Ferenczi, « La réception de *La Pucelle* (à la fin du XVIII^e siècle-au début du XIX^e siècle », *Neohelicon*, 8, n° 1 (1980-1981), p. 341-351 ; R. A. Nablow, « Was Voltaire influenced by Rabelais in canto v of the *Pucelle* ? », *Romance notes* [Chapel Hill, N.C.], 21 (1980-1981), p. 343-348 ; G. Gronda, « De la satire à la parodie : de Voltaire à Monti – la traduction italienne de *La Pucelle d'Orléans* », *SVEC*, 278 (1990), p. 245-263 ; G.-L. Bérubé, « Le voyage dans *La Henriade* et *La Pucelle*, un outil rhétorique », dans *Transactions of the Eighth International Congress of the Enlightenment / Actes du Huitième Congrès international des Lumières* (Bristol, 21-27 juillet 1991), *SVEC*, 303-305 (1992), 3 vol., *SVEC*, 305, p. 1589-1593 ; J. Tsien, « Voltaire and the Temple of bad taste : a study of *La Pucelle d'Orléans* », *SVEC* 2003:05, p. 287-422.

1. Quoique la question ait été largement traitée dans l'édition de J. Vercruyse, on pourra soulever des problèmes bibliographiques liés à la découverte éventuelle de manuscrits ou d'éditions nouvelles de nature à enrichir la connaissance de son histoire éditoriale, passablement complexe. L'accent pourrait entre autres être mis sur les éditions « pirates » de *La Pucelle*, en particulier celles qui paraissent avant la « Nouvelle édition, corrigée, augmentée et collationnée sur le manuscrit de l'auteur » qui sort des presses des frères Cramer en 1762 : on s'interrogera sur la manière dont elles sont constituées, sur la version du texte qu'elles exploitent et sur les développements scabreux qu'elles intègrent, sur ce que les méthodes de la bibliographie matérielle peuvent apprendre de l'identité de ceux qui en sont les artisans. On peut aussi attendre de ces recherches des éclairages nouveaux sur le mode de diffusion du texte, qui n'est pas sans incidences sur la réception qui en a été faite.

2. Si la présence de tels développements scabreux, que dénonce Voltaire, comme il se doit, n'entre pas pour rien dans la réputation scandaleuse qui entoure le texte, il faudrait en effet revenir sur la réception de *La Pucelle* et sur la constitution de l'image scabreuse qui s'attache à ce texte. En dénonçant en 1762, dans les « dernières éditions » faites par « des barbares », la présence de « vers que le cocher de Vertamont sortant du cabaret pour aller en bonne fortune aurait désavoués », mais au sein d'une « Préface » signée par « don Apuleius Risorius, bénédictin », Voltaire ne renforce-t-il pas, de manière plus ou moins délibérée, cette image, lui qui – ses lecteurs le savent bien – a coutume de désavouer hautement les productions « hardies » qui sortent de sa plume ? C'est peut-être le dispositif même de l'œuvre qui entretient – ou engendre – l'ambiguïté. En faisant lui-même circuler des manuscrits, il est vrai dans un cercle restreint d'initiés, Voltaire n'a-t-il pas lui-même ouvert la boîte de Pandore ? La lecture de la correspondance montre ainsi que Voltaire prend une part active à la diffusion de son œuvre, qu'il développe également des stratégies publicitaires dès lors que, selon son habitude, il accompagne ses envois d'éléments relatifs à la réception de son texte, lesquels ne mettent toutefois pas l'accent sur les mêmes aspects en fonction de celles et ceux auxquels il s'adresse. On voit qu'à partir de l'exemple de *La Pucelle*, ce sont les stratégies de publication qui peuvent être interrogées : comment Voltaire cherche-t-il à garder la main sur la diffusion de son œuvre et à en orienter la réception ? Dans quelles limites y parvient-il, c'est-à-dire aussi dans quelle mesure la maîtrise lui échappe-t-elle ? Il faudrait encore, à partir de l'étude des enseignements à retirer de la presse périodique, des correspondances privées et semi-privées, s'intéresser au public qui a eu accès à *La Pucelle* et à la manière dont ce texte a été effectivement lu – à confronter à la teneur du discours envahissant de l'auteur sur son œuvre.

3. La réputation sulfureuse de *La Pucelle* tient-elle seulement à l'évocation de situations volontiers graveleuses ou doit-elle être reliée à la portée idéologique de l'œuvre ? On sait que *La Pucelle d'Orléans* raconte « sur un mode plutôt burlesque » les « exploits » de « l'une des figures les plus célèbres de l'Histoire nationale, vénérée aussi bien par les laïcs que par les croyants⁴ ». Il faudrait ainsi revenir sur la constitution de la figure historique de Jeanne d'Arc, d'autant moins neutre d'un point de vue idéologique qu'elle est au centre d'un débat historiographique auquel Voltaire lui-même prend part dans son œuvre historique⁵. Il faudrait également s'interroger sur le statut des développements polémiques qui interviennent, dans *La Pucelle*, à la faveur de passages du texte qui peuvent apparaître, par rapport à la continuité narrative du récit, comme des digressions. Si, comme on l'a vu, le dispositif textuel est de nature à engendrer de l'ambiguïté, c'est aussi en raison de la présence d'un texte (en prose) sous un texte (en vers) que marque l'adjonction d'un paratexte éditorial constitué d'une « Préface » et d'une quantité – d'ailleurs croissante, au fil des éditions – de notes en bas de page⁶. Il convient en effet d'examiner la portée de ce texte second : sans aller jusqu'à faire de *La Pucelle* un ouvrage « moral », quel crédit doit-on accorder à la mention, dans la « Préface », des « allégories » contenues dans le « poème » dont « les lecteurs » sont invités à « tirer quelque instruction » ? La tension, mise en scène avec ostentation à propos du *Morgante* de Pulci, entre une lecture « sérieuse » et une lecture « plaisante » – sensible aux « hardiesses trop fortes » auxquelles « s'abandonne » l'auteur – ne doit-elle pas être transposée à l'ouvrage de Voltaire même ? Bref, dans quelle mesure peut-on lire aussi *La Pucelle* comme une œuvre « philosophique » ?

4. L'existence de développements digressifs mais aussi le mode de composition d'un texte qui, dans sa genèse comme dans son histoire éditoriale, procède par adjonction de chants successifs, invitent à s'interroger sur la cohérence d'ensemble d'une « œuvre [...] particulièrement foisonnante en péripéties⁷ ». Un tel texte qui, par l'instauration du double régime du poème et des notes mais aussi par la présence systématique, au début de chaque chant, d'une entrée en matière discursive, orchestre une alternance entre discours et récit, qui, au sein même du récit, fait se côtoyer personnages historiques et personnages

4 J. Vercruysse, article « *Pucelle d'Orléans (La)* », p. 1008.

5 Voir J. Vercruysse, « Jeanne d'Arc au siècle des Lumières », *SVEC*, 90 (1972), p. 1659-1729 ; J. Maurice et D. Couty (dir.), *Images de Jeanne d'Arc*, Paris, PUF, 2000, et, en particulier, F. Bessire, « De l'épopée burlesque à l'Histoire : la Jeanne d'Arc de Voltaire », p. 189-196.

6 Voir F. Bessire, « Du burlesque au philosophique : les notes de *La Pucelle* », dans N. Cronk et Ch. Mervaud (dir.), *Les Notes de Voltaire. Une écriture polyphonique*, *SVEC* 2003:03, p. 270-279.

7 J. Vercruysse, article « *Pucelle d'Orléans (La)* », p. 1007.

fictifs, qui, par la nature même du personnel historique mis en scène, pratique l'anachronisme délibéré, ne ressortit-il pas à une esthétique du mélange⁸ ? Ce qui amène à poser la question du statut générique de *La Pucelle*, définie, dans la « Préface », comme un « poème héroïque ». Quels sont les modèles poétiques convoqués dans l'œuvre, qu'ils soient – ou non – revendiqués dans le texte ou dans le péri-texte, selon les catégories de G. Genette ? Dans quelle mesure convient-il de parler de parodie et de pastiche ? A-t-on affaire à une imitation de genre ou de style ? Quel traitement, surtout, Voltaire leur fait-il subir ? C'est soulever la question du régime selon lequel se nouent les relations intertextuelles, éventuellement transtextuelles : régime sérieux, ludique, satirique ? On s'interrogera ainsi, au sens large, sur les multiples effets de reprise et le détournement des codes génériques et stylistiques. Outre la question du ton spécifique d'une œuvre qui fait un large accueil à la fantaisie et qui ne se ramène pas à ce que l'on a coutume de désigner comme « l'ironie voltairienne », on prêter attention à la manière de conter qui ne se confond pas avec celle mise en œuvre dans les contes, probablement pas même avec celle que l'on observe dans les contes en vers. C'est pourquoi un intérêt particulier pourrait être porté à l'analyse stylistique de la versification, à distinguer de la pratique de Voltaire dans d'autres œuvres poétiques.

5. D. Masseau conclut sa présentation de *La Pucelle* en signalant qu'elle a été l'œuvre de Voltaire « la plus richement illustrée⁹ ». Le phénomène, que l'on observe dès la première édition imprimée par les Cramer en 1762, est particulièrement remarquable d'un point de vue éditorial, mais aussi en ce qu'il alimente la réflexion sur la réception de *La Pucelle*. On pourra ainsi s'interroger sur l'économie du rapport texte/image qu'induit la présence des illustrations : quels sont les épisodes illustrés ? Ce choix est-il dû au caractère thématiquement frappant de ces épisodes, à la dimension spécialement théâtrale qui est conférée à leur narration ? À quel endroit ces illustrations se trouvent-elles et quelles sont les incidences, du point de vue de la réception, de cet emplacement ? Comment les « scènes » représentées sont-elles composées ? S'agissant des illustrations qui se trouvent dans les éditions dites « autorisées », Voltaire a-t-il pris part au choix de l'artiste qui a illustré son œuvre, à celui de la nature des épisodes retenus et de leur place dans le volume ? En exploitant les acquis théoriques de la sémiologie de l'image, on se demandera notamment dans quelle mesure ces illustrations constituent une lecture à part entière de l'œuvre. L'enquête portera naturellement d'abord sur la série des vingt planches dessinées par Hubert-François Bourguignon, dit Gravelot, qui figure dans l'édition de 1762.

⁸ J. Verduyssen évoque notamment un « plaisant mélange peu historique » (p. 1010).

⁹ D. Masseau, article « *Pucelle d'Orléans (La)* », p. 1122.

Elle pourra aussi porter sur les vingt-sept gravures après la lettre du *Recueil des estampes de la Pucelle d'Orléans qui pourront être reliées dans toutes sortes d'éditions*, « gravées d'après les idées de l'auteur par L. Rake [Drake] », recueil publié « à Londres ». Les incidences des illustrations sur la réception de l'œuvre justifieraient aussi que l'on n'exclue pas du champ de recherche celles qui se trouvent dans les éditions de *La Pucelle* publiées après la mort de Voltaire.

Ces quelques directions de recherche ne prétendent naturellement pas épuiser l'intérêt d'« une œuvre de haute fantaisie mélangeant allègrement les époques », d'« une œuvre de détente, parfois truculente, de combat aussi¹⁰ ». Elles ont pour vocation première de réunir les spécialistes de disciplines diverses autour d'un objet commun paradoxalement très riche et peu étudié. Les propositions de communication sont à adresser, d'ici la fin du mois de mars 2008, à Olivier Ferret (olivier.ferret@univ-lyon2.fr) ou à Christiane Mervaud (139, rue Pierre-Corneille, 76520 Franqueville-Saint-Pierre).

10 J. Vercruysse, article « *Pucelle d'Orléans (La)* », p. 1010.

